

Lorsqu'on prépare des bagages pour des vacances, même un dimanche peut s'avérer source de joie. Moi qui n'ai jamais été très amatrice des dimanches, je repousse ces jours-là au plus tard possible le moment de me lever et d'affronter la journée. Ce dimanche-là, cependant, nous nous préparions à partir une semaine. J'étais donc debout et au travail longtemps avant mon heure habituelle. Les oiseaux locaux n'en étaient qu'au milieu de leur refrain que j'avais déjà allumé le fourneau et mis la bouilloire sur le feu. Nous partions au bord de la mer et je tenais à ce que tout soit prêt.

En dépit de notre relative proximité avec la côte et de mes requêtes répétées, nous vivions à Littleton Cotterell depuis un peu plus de deux ans, sans jamais être allées à la mer. Avec la même fréquence, lady Hardcastle acceptait, puis se dépêchait de ne pas mettre sa promesse à exécution. Quand il m'arrivait de lui rappeler cette inaction au cœur de l'hiver, elle répondait : « Je sais bien que j'ai dit que nous irions, mais ne trouvez-vous pas qu'il fait un peu trop froid ? » L'été, elle arguait : « Bien sûr que nous irons... je l'ai promis, n'est-ce pas ? » Et puis, quelque autre projet ou obligation se présentaient invariablement. À la fin juin 1910, je commençais à désespérer de revoir jamais le rivage

marin. Ainsi la surprise fut-elle de taille et agréable quand un jour, tout à fait inopinément, lady Hardcastle m'annonça au petit déjeuner qu'elle nous avait réservé des chambres à l'hôtel Steep Holm View de Weston-super-Mare.

— Ce n'est que Weston, je sais bien, et nous devrions sans doute aller plutôt dans quelque station somptueuse du Devon ou du Dorset, seulement l'hôtel lui-même m'a été chaudement recommandé.

— Par qui ? voulus-je savoir.

— Gertie Farley-Stroud. Je lui ai demandé si elle connaissait un endroit amusant où descendre à Weston et elle m'en a cité quelques-uns. Puis elle m'a rappelée plus tard dans la journée pour me dire qu'il nous fallait absolument descendre au Steep Holm View. Apparemment, on le lui a recommandé. Moins imposant que le Grand Atlantic, mais un peu plus élégant et raffiné, lui a-t-on indiqué. « Douillet », je crois que c'est le mot qu'elle a employé.

— Je vois. Y aura-t-il des pommes caramélisées ? Des coques ? Des galets avec « Weston-super-Mare » écrit dessus ?

Elle s'esclaffa.

— C'est très possible. Cependant je crois que les galets peints sont plus une tradition du Nord, non ? Blackpool et Consorts. Il y aura très probablement des fanfares, en revanche, ainsi qu'au moins un orchestre et certainement un spectacle de Pierrot. Et de Guignol, forcément.

— Il y a une jetée, n'est-ce pas ?

— Une « Grande Jetée », me certifient les prospectus.

— Et des promenades à dos d'âne ?

— Il est de notoriété publique que des promenades à dos d'âne sont possibles sur la plage de Weston, oui.

— Dans ce cas, inscrivez-moi, la priai-je. Quand partons-nous ?

— Lundi matin.

Nous étions vendredi.

— Par simple curiosité, repris-je, quand avez-vous fait la réservation ?

— Comment, ma chère ? demanda-t-elle, l'air absent. (Elle s'était déjà emparée du courrier du matin et son attention était ailleurs.) La réservation ? Il y a quelques semaines, je crois. Je me suis dit que cela vous ferait une agréable surprise.

Pour ma part, ce que j'aurais trouvé agréable, c'eût été d'avoir un peu plus d'un week-end pour préparer le voyage, mais je jugeai mesquin de m'en ouvrir à ma patronne.

Ainsi, le dimanche 3 juillet 1910 se passa dans la frénésie inhérente à tous les préparatifs. Les robes du soir furent choisies, ainsi que les robes de l'après-midi et qu'une sélection de tenues pour l'extérieur. Jusqu'à présent, l'été avait été gris et frais pour la saison, et les journaux nous prédisaient, moroses, le même temps dans un avenir prévisible. Et le fait que l'avenir prévisible en question ne s'étende pas au-delà de vingt-quatre heures pour les bureaux des prévisions météorologiques du Met n'empêchait pas les journaux de se morfondre à la perspective d'un énième été fichu. Je glissai donc des imperméables dans les bagages, pour le cas où il pleuvrait, mais m'abstins d'y ajouter bottes et gros manteaux : après tout, nous partions en vacances au bord de la mer, et j'avais bien l'intention de m'opposer à toute proposition d'excursion qui impliquerait d'arpenter la nature sauvage.

Comme toujours, je reçus aussi l'instruction d'emporter les couleurs et un chevalet portatif – « Pour le cas où une envie irrépressible de peindre me viendrait. » Lady Hardcastle était une artiste accomplie, même si la plupart de ses activités artistiques étaient dédiées à la création de films d'images « animées », et notamment ceux comportant de minuscules figurines fabriquées à la main. Quoi qu'il

en soit, elle se sentait démunie si elle s'embarquait dans un voyage vers une destination promettant de beaux paysages sans son matériel à aquarelle.

Il me fut aussi suggéré d'emporter des jumelles, qui pourraient s'avérer utiles à l'observation des oiseaux et aussi des navires qui passeraient en mer ou à l'entrée des quais de Bristol. Je n'avais jamais la moindre objection à l'encontre des jumelles, elles faisaient ressortir en moi le bonheur enfantin d'observer des objets distants qu'on avait l'impression d'avoir à portée de main, grâce à ces lentilles magiques, fruits de la précision allemande.

— Pas besoin d'emporter les clubs de golf, m'indiqua ma patronne. Les terrains sont très jolis, d'après ce que l'on me dit, mais je ne vois pas qui pourrait m'inviter à y jouer. Pensez-vous que nous aurons l'usage de raquettes de tennis ?

— Nous avons de la place dans l'automobile, répondis-je. Elles ne nous encombreraient pas.

— Non, gardons-nous plutôt de la place pour les souvenirs. L'on ne sait jamais sur quelles merveilles nous pourrions tomber.

Plus tôt dans l'année, nous avions reçu une auto flambant neuve, dessinée et construite par l'ami de lady Hardcastle, lord Riddlethorpe – connu de ses amis sous le sobriquet Fishy. Il possédait une équipe de course automobile et avait taquiné le principe de se lancer dans la construction de versions routières de ses modèles de course, l'idée étant d'offrir aux enthousiastes l'exaltation de posséder un moteur puissant dans une machine susceptible d'être également utilisée pour baguenauder dans la campagne l'espace d'un week-end, avec son épouse et tout l'équipement afférent.

Un prototype avait donc été conçu et lady Hardcastle, étant adepte de la conduite et dotée d'une connaissance approfondie des exigences féminines en matière d'auto-

mobile – par le fait même qu'elle était une dame, s'était vue attribuer la tâche de le tester. Nous avions donc là un engin fort long, propulsé par un moteur de course qu'avait conçu lord Riddlethorpe en personne. Elle n'avait que deux sièges, mais contrairement à la plupart des autres véhicules de l'époque, les deux sièges, passager comme conducteur, jouissaient d'un compartiment fermé qui les protégeait des éléments. Ayant parcouru nombre de miles dans notre vieille Rover 6, à grelotter sous les horreurs que la météo anglaise pouvait choisir de nous infliger, je considérais cette innovation comme digne à elle seule du prix d'achat.

Son coffre de belle capacité, lui aussi, ne tarderait pas à prouver son utilité. Il devrait y avoir assez de place là-dedans pour accueillir nos bagages et il en resterait encore, comme l'avait mentionné ma maîtresse, pour des souvenirs. Je n'aurais su imaginer quelle sorte de souvenirs nous pourrions bien rapporter de Weston-super-Mare, cependant il était plaisant de penser qu'ils trouveraient leur place si nous les trouvions, eux.

Environ soixante kilomètres séparaient Littleton Cotterell de Weston, et même dans la nouvelle auto – avec sa vitesse de pointe terrifiante de quatre-vingt-dix kilomètres par heure –, le voyage nous prendrait plus de deux heures une fois que nous aurions franchi les embouteillages de Bristol. En conséquence, nous avons décidé d'un commun accord de nous mettre en route aussi tôt que possible afin de profiter au maximum de notre séjour en bord de mer.

Miss Jones, la cuisinière de lady Hardcastle, et Edna – dont le titre officiel était femme de chambre mais qui s'acquittait aussi de nombre des tâches dévolues à une gouvernante – avaient reçu une semaine de congé. Il m'incombait donc de m'occuper du petit déjeuner avant notre départ matinal. Le fourneau était allumé, le bacon, en train de

frire et j'apportai à lady Hardcastle son plateau de café en chambre, avec une première fournée de pain grillé beurré, afin de la réveiller.

— Bonjour, madame, lançai-je d'un ton enjoué à la masse humanoïde enfouie sous les couvertures.

Un croassement indéchiffrable émergea de quelque part dans la région des oreillers – depuis que je la connaissais, ma patronne avait toujours eu pour habitude de dormir entièrement sous ses couvertures. Une main apparut, qui repoussa timidement le drap et révéla des yeux que la lumière du jour, pourtant encore faible, faisait péniblement cligner.

— C'est une belle journée, annonçai-je. Enfin, lorsque je dis « belle », il faut évidemment remettre le qualificatif en perspective dans le contexte de notre été bien décevant. En tout cas, il ne pleut pas.

— Je sens le café, marmonna-t-elle. Et le pain grillé.

— Le nez élégant de madame fonctionne correctement. J'ai pensé que vous pourriez prendre un peu d'avance sur le petit déjeuner, pendant que je mets la dernière main au reste du repas en bas. Tout sera sur la table dans dix minutes, avec ou sans vous.

J'aurais préféré déposer le plateau sur ses genoux, mais il s'écoulerait encore quelques minutes avant qu'elle ne soit en capacité de se tenir droite et, sachant que le bacon brûlerait si je m'attardais trop, je laissai le plateau par terre, à côté du lit, et me faulilai dehors. Un « Merci, ma chère » enroué me parvint dans l'escalier.

Il fallut vingt bonnes minutes pour servir le petit déjeuner à proprement parler sur la table du salon d'été et quinze de plus avant que lady Hardcastle n'apparaisse en peignoir, bâillant et frottant ses yeux ensommeillés.

— Qui donc a eu l'idée de nous faire lever aussi tôt ? demanda-t-elle en s'asseyant.

— Vous, lui répondis-je. Vous avez insisté pour que nous soyons en route à 9 heures afin de profiter le plus possible de notre temps à « manger des crèmes glacées et patauger dans la mer ».

— Oui, je me rappelle vaguement avoir dit quelque chose d’approchant. Pourquoi ne m’avez-vous pas rembarrée ?

— J’ai essayé. Mais vous avez répondu : « Sornettes et billevesées, Florence Armstrong. Nous allons prendre du plaisir et en prendre beaucoup. Nous pouvons être à Weston à temps pour le déjeuner si nous nous pressons. » Et selon vos dires, vous n’auriez aucun problème à vous lever pour le petit déjeuner et un départ à 9 heures. Après quoi, toute protestation de ma part s’est révélée vaine.

— Oui, cela aussi m’est familier. Je devrais prêter plus d’attention à vos remarques.

— Je tente souvent de vous le rappeler, madame, mais vous ne prêtez pas attention à mes remarques.

— Insistez donc plus. Nos bagages sont-ils prêts ?

— Ne manquent plus que quelques bricoles de dernière minute, l’informai-je. Et il me faudra un coup de main pour hisser la malle dans le coffre. J’ai bien peur que ce ne soit une tâche pour deux hommes.

— Nous nous débrouillerons. Mais dites-moi, ce bacon m’a l’air fameux.

Nous attaquâmes notre petit déjeuner en devisant sur les activités à pratiquer en bord de mer.

— Pour ma part, j’ai très envie de déambuler sur la promenade, annonçai-je. Et s’il n’y a pas dans le coin une fanfare qui joue « Tireli-pimpon », je demande à être remboursée.

— Je suis sûre que nous ferons tout cela. Oh, mais... attendez... le plein de l’auto est-il fait ?

— J’ai rempli le réservoir hier pendant que vous bricoliez à l’orangerie.

— Je décrirais plutôt mes activités comme une « création d’histoires animées sur film », me corrigea-t-elle. Mais bricoler, cela me va aussi. Et le niveau d’huile ?

— Niveaux d’huile et d’eau vérifiés. Batterie vérifiée. Pare-brise nettoyé. Vraiment, nous sommes tout à fait prêtes.

— Dans ce cas, il ne reste plus qu’à me vêtir de façon plus adaptée à une société polie et nous pourrons nous mettre en route.

Moins d’une heure plus tard, elle était en habits de voyage et nous avons chargé la malle dans l’auto.

Parmi les nombreux et exaltants aménagements ajoutés à l’automobile par lord Riddlethorpe et ses ingénieurs, il en était un qui était tout particulièrement destiné à m’épargner un effort épuisant et le risque de tibia contusionné et autre poignet cassé. Une fois en marche, un moteur à combustion interne est une merveille de technologie moderne qui change l’essence en mouvement. J’étais convaincue que cette invention allait changer le monde, mais seulement une fois qu’elle fonctionnerait. En attendant, l’engin restait un morceau d’acier récalcitrant que l’on devait cajoler et convaincre de se mettre en route, au moyen d’une lourde manivelle qu’il s’agissait de tourner péniblement. Lorsque le moteur avait ainsi été démarré, il arrivait que la manivelle se mette à tourner follement, acquérant ce faisant l’attribut le plus célèbre d’un cygne : elle pouvait vous briser le bras d’un homme (ou d’une femme). Les magiciens de lord Riddlethorpe, donc, avaient ajouté un petit moteur électrique capable de prendre en charge cette opération périlleuse avec la manivelle par une simple pression sur un bouton, m’évitant ainsi tout effort et blessure physiques.

Dès que nous fûmes installées dans la confortable cabine, lady Hardcastle actionna le bouton susmentionné.

Le moteur démarra du premier coup. Et nous étions parties pour Weston.

La nouvelle auto portait officiellement le nom de Riddlethorpe Shinatobe, d'après la déesse japonaise des quatre vents. Le compte-rendu qu'effectua lady Hardcastle sur le véhicule débuta par l'affirmation sans détour que personne ne saurait en prononcer le nom, ni ne connaîtrait la Shinatobe en question pour ceux qui parviendraient à le dire correctement.

Sur quoi, et faute de meilleure suggestion, elle avait nommé l'auto « Phyllis », ne me demandez pas pourquoi. Quel que soit son nom, toutefois, elle roulait sans peine sur la route de Gloucester à Bristol. C'était une invention bruyante, mais au moins le rugissement de son moteur surdimensionné servait-il à avertir les autres usagers de la route de notre approche. Les chevaux, en particulier, semblaient tout à fait décontenancés par son bruit et nous constatâmes une augmentation drastique des occurrences de poings levés et autres réprimandes de la part de leurs propriétaires. Ils n'avaient déjà pas été bien nombreux à apprécier la vieille Rover, il est vrai, mais il y avait quelque chose chez Phyllis qui semblait irriter à peu près tout le monde.

Nous traversâmes le centre-ville sans encombre et ne tardâmes pas à rouler à travers la campagne vers les collines de Mendip et la mer.

— Savez-vous ce que je trouve étrange à propos de Phyllis ? me demanda ma patronne en changeant de vitesse au moment d'entamer l'ascension d'une nouvelle colline. De ne pas avoir à s'emmitoufler pour la conduire. D'un certain côté, tout le fatras de chapeau, lunettes et gants me manque.

— Peut-être, convins-je. Seulement d'un autre côté, plus vaste, le vent, la pluie et le froid mordant ne me manquent nullement. La nouvelle façon est beaucoup plus civilisée.

— Vous avez raison, bien sûr. Oh, ça alors, regardez. Les vaches se couchent. Et vous savez ce que cela signifie.

— Je sais, oui. Cela signifie qu'elles sont fatiguées.

Elle rit.

— Nous nous connaissons depuis bien trop longtemps, commenta-t-elle. Il n'empêche qu'il pourrait fort pleuvoir.

— Il pourrait. Mais j'ai emporté parapluies et imperméables. Nous serons parées.

La campagne défilait en une procession apparemment interminable de haies, de champs et de troupeaux. Le spectacle était étrangement hypnotique et, ainsi bercée, je dus piquer du nez. Car il s'écoula un laps de temps anormalement bref avant qu'un panneau ne nous indique Weston-super-Mare à moins de huit kilomètres.

La ville, quand nous y arrivâmes, nous parut très neuve et très fraîche. Enfant, j'avais visité des villes du bord de mer partout dans le pays – ils étaient peu nombreux, les endroits où le cirque n'était pas passé. Toutefois, mes souvenirs étaient ceux de vieilles cabanes de pêcheur, de marchés proposant la pêche du jour et d'immenses hangars où séchaient les filets. La Weston d'aujourd'hui donnait l'apparence d'avoir été construite de zéro à la fin du siècle précédent par les bâtisseurs qui avaient conçu les faubourgs de Bristol : robustes maisons habillées de pierre nue et grès décoratifs dans les angles et autour des fenêtres.

Je me promis de rechercher le terme idoine pour désigner ces particularités architecturales, quand le cours de mes pensées fut interrompu par un :

— Ouh là ! Mon Dieu, j'espère qu'il n'a rien.

— Qui donc ? demandai-je à l'auteure de l'exclamation, à savoir lady Hardcastle.

Et je me tournai pour regarder par la petite vitre arrière.

— Rien, ma chère, fit-elle joyeusement. Un gars à bicyclette. Je suis sûre qu'il n'a rien.

Je retournai donc à ma contemplation de Weston-super-Mare. Il y avait aussi des bâtiments plus anciens, ici et là, cependant la ville paraissait jeune et animée, pleine de confiance. Bref, un lieu de plaisir offrant moult perspectives. Il y avait du monde partout sur notre trajet au gré des rues résidentielles, devant des boutiques fréquentées à l'approche du centre bondé. Et la circulation aussi était dense, mélange de charrettes, de chariots de toutes formes et tailles, entrant, sortant, chargés de provisions et, là encore, même les chevaux semblaient jeunes et énergiques. Il y avait quelques automobiles, aussi, mais aucune aussi extravagante que Phyllis.

Il ne nous fallut pas longtemps pour nous retrouver sur le front de mer, en direction de la jetée. Des petites parcelles herbeuses s'étiraient sur notre gauche. Au-delà, la promenade bordée par la digue. Derrière cette digue, une plage de sable doux. Et encore au-delà... de la boue. Des kilomètres et des kilomètres de boue.

— Où est la mer ? m'enquis-je, geignarde.

— Basse, répondit lady Hardcastle.

— Comment ça, « basse » ? Elle est descendue sous terre ?

— Nous sommes sur le canal de Bristol, ma chère. Quand la mer se retire, elle part vraiment, vraiment loin.

— Et elle monte parfois ?

— Deux fois par jour, comme partout ailleurs. Certaines marées hautes ont même inondé la ville, par le passé.

— Je ne vous cache pas ma consternation, admis-je. Nous ne pouvons donc patauger qu'à marée haute ?

— Vous aviez vraiment l'intention de patauger ?

— Eh bien, non, avouai-je. Mais il aurait été plaisant d'en avoir la possibilité.

Elle pouffa.

— Nous avons le Grand Atlantic, sur notre droite, regardez. Plutôt impressionnant, non ? Et là, sur la gauche, c'est la jetée. Vous la voyez ?

— Je la vois, oui. Une promenade sur pilotis. Est-ce pour éviter aux gens de marcher dans la boue ?

Elle s'esclaffa de nouveau.

— Elle enjambe bravement la mer quand elle est haute.

— J'ai hâte de voir cela.

— Oh, voici le Royal. Cela signifie donc... Ah oui, regardez... le Steep Holm View.

Si notre hôtel était largement moins grandiose que le Grand Atlantic, et un peu plus petit que le Royal, il n'en restait pas moins un bâtiment victorien de stature imposante. De larges marches de pierre montaient du trottoir jusqu'à une porte étincelante à deux battants, qu'on avait ouverts par cette météorologie douce – quoique décidément grise – de juillet.

Une automobile bleue, largement plus ordinaire que la nôtre, était garée pile devant les marches. Je distinguai à peine une silhouette recroquevillée à l'avant, puis reconnus les mouvements familiers qui accompagnaient le manie-ment d'une manivelle de démarrage. Je pivotai vers lady Hardcastle.

— Si vous ralentissez un peu, vous pourrez occuper la place juste devant les portes, lui dis-je. Le gars, là devant, est sur le point de partir.

— Vous lisez dans mes pensées, comme toujours. Ça alors, rappelez-moi de dire à Harry qu'il a un sosie dans le Sud-Ouest.

J'eus beau observer l'homme lorsqu'il grimpa sur le siège conducteur de son auto, je ne vis guère de ressemblance avec le frère de lady Hardcastle à cette distance.

— Vraiment ? dis-je. Je ne suis pas convaincue, mais je suis sûre qu'il en sera amusé.

L'auto bleue démarra et lady Hardcastle gara Phyllis sur la place libérée par le banal engin.

— Eh bien, nous y voici, lança-t-elle. Livrées juste devant la porte, saines et sauvées.

L'auto – assurément le véhicule le plus original qui ait jamais longé le front de mer – attirait déjà son lot de regards. Un petit garçon nous adressa des signes si énergiques que sa pomme d'amour s'envola de son bâton et alla rouler dans le caniveau. Sa mère dut le retenir, sans quoi il serait allé la récupérer pour la manger. Tandis que nous descendions de l'auto, l'irritation de la mère – nous avions distrait son enfant avec notre machine infernale ! – se changea en une désapprobation indignée. Elle regarda lady Hardcastle, me regarda. Puis elle lâcha un : « Eh bien ! » dont le ton signifiait que nous représentions tout ce qui n'allait pas dans le monde, empoigna son fils désormais en larmes et l'éloigna fermement de nous.

Nous gravâmes l'escalier de l'hôtel et la porte intérieure s'ouvrit à notre approche. La main invisible qui l'avait manipulée appartenait à un portier en livrée qui s'inclina sur notre passage et nous souhaita la bienvenue avant de retourner à sa chaise près de la porte. Le même accueil fut répété par l'employé qui se tenait derrière un comptoir de réception élégamment décoré.

— Bonjour, madame, dit-il. Bienvenue au Steep Holm View. En quoi puis-je vous aider ?

— Bonjour, répondit ma patronne, accompagnant ses mots de son plus large sourire. Je suis lady Hardcastle. Vous avez deux chambres à mon nom, je crois.

Le réceptionniste lui rendit son sourire le plus radieux.

— Bien sûr, madame. Deux chambres adjacentes avec vue sur la mer pour vous et votre dame de compagnie. (Il prit le registre de l'hôtel et le fit glisser jusqu'à elle d'un geste théâtral, à l'évidence souvent répété.) Si vous aviez l'amabilité de remplir les informations d'usage...

Elle prit le stylo qui lui était tendu et se mit à écrire.

Le hall de l'hôtel, quoique de taille modeste, avait été décoré dans un style moderne et paraissait de ce fait beaucoup plus spacieux qu'il ne l'était en réalité. Le sol était pavé de marbre, orné d'une mosaïque complexe de courbes chantournées, semblables aux lianes d'un lierre géant. Les motifs étaient répétés sur la partie basse du mur et sur la rampe du vaste escalier qui montait depuis le coin le plus éloigné.

— Ai-je bien entendu arriver un véhicule à moteur ? s'enquit le réceptionniste. Le chauffeur de madame doit-il apporter ses bagages ? Je puis envoyer le portier pour l'aider.

— C'est moi qui ai conduit, l'informa ma maîtresse. Les bagages sont dans le coffre.

— Très bien, madame.

Sur quoi, il convoqua le portier d'un geste de la main.

— Lady Hardcastle occupe les chambres 4 et 5. Ses bagages sont dans le coffre de l'automobile garée dehors.

Le portier prit les clés des chambres et nous invita à le suivre. Il nous précéda dans l'escalier et sur le palier en mezzanine qui surplombait le hall. Un petit couloir menait, *via* deux portes, à un autre escalier. Du sommet, un autre couloir nous conduisit aux chambres 4 et 5, sur l'avant de l'hôtel.

Il ouvrit la porte de la 4 et s'écarta pour nous permettre d'entrer.

— Les commodités sont au bout du couloir, précisa-t-il en nous indiquant la direction à prendre. Je vous apporte vos bagages immédiatement.

— Merci, euh... ?

— Brine, m'dame. Billy Brine.

— Merci, Brine, dit lady Hardcastle en glissant quelques pièces dans sa main gantée.

— Vous trouverez un cordon pour la sonnette, si vous avez besoin de quoi que ce soit, ajouta-t-il. Le dîner

sera servi à la salle à manger à partir de 19 heures. Le petit déjeuner est servi entre 6 h 30 et 10 heures tous les matins, mais nous serons ravis de vous monter un plateau en chambre, si vous préférez.

— Merci. Nous n'avons pas encore décidé.

— Très bien, madame. Y aura-t-il autre chose ?

— Non, merci, mon cher. Juste nos bagages.

— Tout de suite, madame.

Et sur une élégante courbette, il nous laissa à l'exploration de nos chambres.

— Voilà qui m'a l'air bien douillet, commenta ma patronne.

Elle s'approcha de la grande baie vitrée et regarda au-dehors.

— Et voilà la vue sur mer telle que promise. Je vois la jetée. Et le... bâtiment, quel qu'il soit, au bout du promontoire.

— Cela ressemble à une sorte de théâtre, constatai-je, l'ayant rejointe. Si nous déballons nos jumelles, nous pourrions aussi apercevoir la mer.

— Donnez-lui six heures et elle sera là, promit-elle. Regardez, la marque de l'eau sur le sable est visible, là. Ces petites embarcations à rames flotteront d'ici à l'heure du thé.

Je me détournai de la fenêtre pour contempler la chambre. Le châlit était en laiton, décoré des mêmes motifs chantournés que ceux du vestibule. À côté du lit, un chevet accueillait une bougie et des allumettes, bien que ni l'une ni les autres ne montrent le moindre signe d'utilisation – l'hôtel jouissait de l'électricité à tous les étages. Contre un mur, un cabinet de toilette offrait une bassine et un broc richement décorés. L'armoire et la commode étaient du même bois marqueté. Le tapis, enfin, était un Axminster bleu et or d'une opulente épaisseur. Bref, l'endroit n'avait rien d'un asile de nuit bon marché.

— Je me demande à quoi ressemble votre chambre, fit lady Hardcastle en prenant les clés pour se diriger vers ce que je présumais être la porte communicante.

Elle se déverrouilla sans peine et en révéla une autre, qui ne comportait ni clé ni poignée.

— Je vais passer à côté pour l'ouvrir, annonçai-je.

Je lui pris les clés des mains et sortis dans le couloir. La porte de la chambre 5 s'ouvrit sur une pièce quasi identique, décorée du même tapis et des mêmes meubles. La bassine, le broc et le bougeoir étaient identiques eux aussi. Même l'abat-jour de verre de l'ampoule électrique au mur était installé selon le même angle légèrement penché.

Je traversai jusqu'à la porte communicante et l'ouvris.

— Oui ? lança lady Hardcastle. Puis-je vous aider ?

— S'il vous plaît, m'dame, on peut récupérer not' balle ? lançai-je avec mon meilleur accent de gamin culotté.

— Comment est votre chambre ?

— Exactement comme la vôtre, répondis-je.

— Formidable. Je pense que nous serons comme des coqs en pâte ici. (On frappa à sa porte.) Je vais ouvrir.

C'était le portier avec son premier chargement. Il souleva la malle de son chariot et la déposa au milieu de la pièce, près de l'armoire.

— Restent encore deux-trois choses, ahana-t-il. Je reviens tout de suite.

Et il repartit.

— Nous serons encore là cet après-midi à attendre qu'il nous monte tout notre barda, commenta ma patronne. Que diriez-vous de laisser le déballage des bagages pour plus tard et de sortir nous promener ?

Lady Hardcastle s'arrêta au bureau de réception afin de s'enquérir des horaires des marées, à quoi on lui fourra une feuille tapuscrite sous le nez. Elle s'enquit aussi des prévi-